

Tout petit, il prenait ses parents pour des dieux.

Ils étaient élégants, purs, dévoués, riches. C'étaient eux qui veillaient sur son enfance, ménageaient sa fragilité et son amour-propre, faisant de leur mieux pour donner vie à un être à part entière, capable de faire face aux défis. Mais plus tard, quand leur attention commença à faiblir, il perdit ses illusions. Il sentit que l'amour de ses parents, prodigué au nom de la famille, n'était qu'une terrible mystification. Ils avaient trompé son attente. Il ne lui resta alors qu'à croire à l'existence d'autres dieux plus grands et généreux que les siens. Les idées, les représentations sont le seul recours d'un enfant sans défense pris dans ce genre de conflit existentiel.

Abd el Rehman se créa sa propre légende, il n'était pas le fils de ses parents, mais avait été enlevé dans une autre famille, plus pure, plus noble que la sienne, et cette femme qui faisait semblant de l'aimer et venait, par les nuits froides hivernales, le couvrir dans son lit, n'était pas sa vraie mère, mais sa mère adoptive, et il n'y avait rien, enfin, qui le liait à son père, car il était tout simplement un enfant trouvé. Alors tout un monde de rêves s'ouvrit devant lui, un monde d'histoires merveilleuses ou morbides qui le poussaient à s'affirmer par des hurlements aux quatre coins de la maison, ou par des mensonges stupéfiants, à se donner de l'autorité en dominant les autres. Par la suite, cela se manifesta par des sentiments d'insatisfaction, par une volonté d'obtenir, par les sens et la raison, tous les plaisirs du monde en une seule fois.

En fait, il vécut un conflit interminable du jour où il espionna ses parents par le trou de la serrure de leur chambre. Depuis lors, chacun d'eux s'était vu attribuer un rôle. Tandis que

le rôle de sa mère lui paraissait évident, celui de son père resta problématique. Cette expérience lui donnait depuis son enfance une véritable sensation de nausée.

Ainsi, l'existentialisme dans le cas d'Abd el Rehman, ne provenait pas d'un apprentissage par les livres mais était latent en lui depuis toujours. Ce fut un existentialisme pur qui se manifesta à travers les détails les plus intimes de sa vie.

Abd el Rehman vouait une haine profonde à sa mère, que traduisait son attachement obsessionnel au vice, et exacerbé par des moments de sentiments violents. Il réussissait à la détourner, elle, l'être le plus tendre et le plus proche de lui, de sa nature calme et intime, par la violence de son comportement, et son inclination perverse à se faire mal.

Chaque jour, il faisait le même rêve : sa mère le torturait pour l'obliger à avouer de l'avoir épiée dans sa chambre, puis elle lui coupait la tête, le traînant par terre, le déchirant, le poussant ensuite du haut d'un rocher.

Son crime demeura caché, excepté aux domestiques qui, après sa fuite, par une sale nuit pluvieuse, l'avaient ramené à la maison. Nul doute que la scène de la chambre de ses parents s'associait dans son esprit au péché suprême. Depuis cette nuit-là, sa haine pour eux devint plus tenace, et l'idée d'être le fruit d'un péché, d'une union maudite lui fut désormais insupportable.

Lorsqu'il passait en calèche avec son père dans le quartier Attawrat, où cohabitaient juifs et musulmans, il demeurait pétrifié, tout au long du parcours, par l'idée que son père le prenait avec lui pour le jeter aux vampires errant dans le dédale obscur de ce maudit lieu. Il y sentait une odeur de pourri provenant des fossés remplis de sang caillé, de tripes et boyaux, semblable à celle émanant du trou de la porte par où il avait regardé ses parents commettre l'acte interdit.

Par une nuit pluvieuse du mois de novembre, sa mère le ramena de force dans son lit. Elle le couvrit de draps et couvertures et lui raconta l'histoire de la monstrueuse créature qui apparaissait la nuit dans le salon.

Elle essaya tout pour le faire dormir, lui promettant de belles choses pour le lendemain matin. Pourtant, il savait au fond de lui-même, qu'elle avait autre chose derrière la tête, et que ce qui la préoccupait à ce moment-là n'était pas de le faire dormir. Il le sentit à l'éclat de ses yeux qui brillaient, aux traits de son visage qui mentaient... Ainsi, il fit semblant de s'endormir, immobile. Mais quand elle

éteignit la lumière et partit, il rejeta ses couvertures, mit son bonnet de nuit, et alla prendre position derrière le trou de la serrure, les mains dans les poches, les pieds nus sur les dalles froides.

Le corps nu de sa mère remuait en cadence sur le lit, ses seins bombés pressés dans les mains de son père. La violence avec laquelle les deux corps effectuaient leur labeur lui donnait un terrible sentiment de dégoût. Il resta immobile, là, n'en croyant pas ses yeux. La respiration haletante de sa mère lui arrivait, odieuse, assourdissante au point de le rendre hystérique.

Il descendit l'escalier en courant vers la porte de sortie, l'ouvrit en hurlant. Sa fuite nocturne le précipita vers les vergers autour de la villa. Le visage de sa mère dénué de toute bonté ou d'innocence le poursuivait, ce qu'il voyait était plutôt l'image de Satan portant la garce sur ses épaules. Il continua sa fuite jusqu'à ce qu'il tombât dans la boue. Les domestiques et les gardiens de la maison, qui le poursuivaient sur les sentiers boueux, le ramenèrent à la maison, tout mouillé et couvert de boue.

Le lendemain matin, tous les trois étaient à table pour le petit-déjeuner. Sa mère évitait ses regards, et s'abstenait de lui parler comme pour signaler qu'elle lui pardonnait son aventure de la veille.

Ce matin-là, le père partit tôt au Parlement et sa mère passa la journée dans le salon où il faisait soleil. Abd el Rehman ne s'approcha guère d'elle, s'interdisant de lui parler, et cette animosité dura une semaine entière.

En quelques jours, Abd el Rehman avait maigri. La nausée le prenait chaque fois qu'il se rappelait la terrible scène de ce jour-là à minuit.

Lorsque Madame Mounira al Hafedh descendait dans le salon, elle trouvait son fils sur le canapé, qui regardait par la fenêtre les grandes masses de feuillages dans le jardin. Quand elle s'approchait de lui, avec ses vêtements aux couleurs de l'hiver, ses cheveux blonds relevés sur la tête, son visage au teint clair, son joli cou, il quittait aussitôt le salon pour aller dans sa chambre.

Un vendredi soir, alors qu'elle était à bout de patience, elle monta l'escalier. Elle hésita un moment, puis entra dans la chambre de son fils. Les rideaux étaient fermés, il faisait sombre, elle alluma la lumière pour trouver Abd el Rehman immobile dans son lit, la tête enfoncée dans l'oreiller. Il se retourna, et sa mère put enfin voir ses beaux yeux remplis de larmes.

« Que veux-tu ? » dit-il d'une voix enrouée. Il renfonça sa tête dans l'oreiller et se mit à sangloter.

« Qu'est-ce qui te prend ? dit-elle, se tenant près de son lit, l'air consterné.

– Tu sais bien...

– Je veux l'apprendre de toi. »

Et elle s'assit au bord du lit, la tête baissée, caressant une bague de diamant à son annulaire. Il se tourna vers elle, en hoquetant :

« Tu sais bien... ne mens pas... !

– Je ne mens pas... mais je veux que tu me le dises.

– Dire quoi ?... tu veux que je te dise... ce que tu as fait avec lui », dit-il d'une voix étranglée, et il fondit en larmes.

Elle se sentit dans l'impossibilité de le calmer, ou de réprimer la honte qu'il suscitait en elle, pourtant elle insista :

« Quand tu seras grand... tu apprendras que cela... »

Mais il l'interrompit :

« Je suis déjà grand... je suis grand, dit-il en lui tournant le dos, fixant la fenêtre.

– Mon fils... Et, avant de finir sa phrase, elle se mit à pleurer, baissant la tête sur ses pieds cachés sous la couverture.

– Je ne suis pas ton fils... pas ton fils !

– Mais si... tu es mon fils, et tu dois le savoir puisque tu es grand maintenant que c'est bien ton père... il ne s'agit pas d'un étranger. Dans ce type d'histoire, tu dois savoir distinguer entre ton père et un autre homme... tu dois distinguer... !

– Ce n'est pas mon père... je ne le connais pas.

– Tu n'as pas le droit de dire ça... c'est ton père !

– Non, ce n'est pas mon père, mon père, c'est quelqu'un d'autre, vous n'êtes pas mes parents, je le sais, et toi aussi tu le sais, tout le monde, ici, le sait... »

Ses sanglots redoublèrent, et de nouveau il enfouit sa tête sous son oreiller plein de motifs d'oiseaux.

« Tu n'as pas le droit de nous renier ainsi... »

Elle le disait d'une voix caressante, mais cela ne fit qu'augmenter sa colère contre elle.

« Non, vous n'êtes pas mes parents... Vous n'êtes pas mes parents, vous êtes des voleurs... vous m'avez enlevé à mes vrais parents... vous devez me ramener !

– Tu ne dois pas dire une chose pareille, dit-elle stupéfaite.

– Mais si, je le dis, mon vrai père est plus honnête que celui-ci, et ma mère est vertueuse, ajouta-t-il vivement.

– Mais je le suis, moi, vertueuse.

– Ne mens pas, tu ne l'es pas, je t'ai vue... !

– Mais c'est normal... dans la vie... et conforme à la religion... et si tu veux, tu peux te renseigner partout... demande aux domestiques... demande à tout le monde, on te dira alors que c'est une chose normale.

– Ne mens pas... les domestiques diront du mal de toi, comme ils le font à propos de Régina.

– Tu me vois semblable à Régina ? dit-elle l'air résigné.

– Mais oui, vous êtes pareilles toutes les deux... et je ne veux plus rester dans cette maison... je veux partir d'ici... qu'est-ce que vous voulez de moi ?

– Qu'est-ce qui te fait dire cela, qu'est-ce qui te rend si sûr de ce que tu dis, comme si tu étais le seul à savoir... ? Tu ne t'es jamais demandé comment on vient au monde... ? Comment toi, tu es venu au monde ? Tu ne te l'es jamais demandé ?

– Je suis venu par mes vrais parents... pas par vous.

– Même si nous n'étions pas tes parents, comment tes parents auraient-ils fait, pour te mettre au monde... ?

– Par d'autres moyens... autres que ce moyen dégueulasse. »

Il darda son regard sur elle et tapa avec force de son poing le bord du lit.

« Quel est ce moyen ?

– Tu n'as pas honte de toi... te mettre dans cette position... dans la chambre avec lui... honte à toi ! Tu fais ça avec lui, et les domestiques le savent ! »

Comprenant qu'il était inutile de poursuivre cette conversation avec lui, confuse et triste, elle éteignit les lumières et partit. Dans le salon, elle s'affaissa sur le canapé et fondit en larmes.

Le soir, quand le mari rentra, il fut navré de la voir aussi triste. Un moment plus tard, il monta dans la chambre de son petit garçon, pour lui parler, mais le fils refusa de parler à son père qui, désespéré, le laissa seul.



Aujourd'hui, la vie du philosophe n'était en fait qu'une série de réactions sans fin contre la fausse vertu de sa mère. C'était elle qui l'avait involontairement poussé à chercher son plaisir dans la fange.

Désormais, la vue du quartier Attawrat, avec ses gens qui, tels des vers de fromage, se développent dans la fange, ne lui faisait pas peur, mais attisait plutôt ses convoitises, éveillait son imagination et aiguïsa sa sensibilité. Le bon temps était celui qu'il

passait en compagnie des domestiques, vachers, cochers, chauffeurs, servantes et laveuses.

Cette promiscuité, sorte de purification, témoignait de son attachement à une beauté sauvage, sale et violente, celle des chats de poubelles, des chiens se vautrant dans la merde. Dans ses promenades aux jardins Assultaniyya qui s'étendaient jusqu'à la campagne autour du palais de son père, il aimait surtout regarder les rats sortir des égouts, les ânes boueux trainés par des muletiers. Il cherchait à comparer, à retrouver un équilibre, ce qui l'aidera, par la suite, à exprimer ses idées et ses jugements.

Il faut dire qu'Abd el Rehman remplaça dans sa vie la femme vertueuse par la corrompue, l'innocente par l'expérimentée. L'imagination aidant, il se laissait toujours tenter par une féminité obscène.

Aussi, les servantes avaient-elles, dans sa vie, un rôle important. Et quoi qu'il partageât avec sa mère le même dégoût pour l'alcoolisme de son père, il trouvait que la débauche des gardiens, la grossièreté des cochers et la relation immorale qui liait Saadouna le vacher à Régina la servante étaient plus honnêtes et sincères que ce qui se passait dans la chambre de ses parents.

En fait, Régina, la sensuelle, l'obscène, était son idéal de femme. Son attachement à elle était si grand qu'elle se rendit maîtresse de sa vie sentimentale. Elle était le vice en personne, comme étaient d'ailleurs à ses yeux les cochers, les muletiers, les voyous, les vachers, les chauffeurs, les domestiques, les gardiens, les égoutiers, les meilleurs hommes que la planète eût portés. Il lui arrivait souvent de comparer son père, propre, élégant, aux ouvriers, sales et négligents, et il en concluait que la propreté du premier venait de ce qu'il ne faisait rien, alors que la saleté des derniers était le résultat logique de leurs rudes besognes. Cette malpropreté les rendait particulièrement attirants, leur conférant un aspect primitif, animal, étrangement plus intéressant que la propreté de sa famille.

ALI BADER est né en Iraq en 1964. Il est romancier, poète, essayiste et journaliste. Le texte ci-dessus est extrait de son premier roman, *Papa Sartre*, publié en 2001 chez Riad El-Rayyes Books à Beyrouth et pour lequel il a reçu le prix national de littérature à Bagdad la même année.

MAY A. MAHMOUD est docteur en littérature comparée à la Sorbonne. Elle dirige le département de français à l'université de Bagdad.